

Pour théorbe et environnement électroacoustique

À Caroline Delume et Anne Montaron

Commande de Radio-France

L'iridescence est la faculté qu'ont certains corps composés de microstructures complexes de faire apparaître différentes couleurs selon l'angle de vue adopté et l'intensité de la lumière qui se dépose sur eux.

Dans cette rencontre avec Caroline Delume et le théorbe, j'ai été projetée immédiatement vers le fabuleux qui, s'il relève du récit imaginaire, de la mythologie, crée aussi des passerelles entre l'histoire et la légende, l'extraordinaire, l'invraisemblable et le réel.

Hors le théorbe apparaît à la fin du seizième siècle pour prolonger le luth d'origine perse, arabe, asiatique... nous renvoyant ainsi à des temps immémoriaux, des instruments très anciens, parfois anthropomorphes ou zoomorphes. Puis il disparaît au 18^{ème} pour réapparaître au 20^{ème} et mieux nous étonner. Notre regard redécouvre un instrument aux proportions impressionnantes, à la forme surprenante avec ses deux chevillers, ses cordes du grand jeu comme autant de notes polaires suspendues au-dessus du vide, sa coque en bois fins et ses rosaces dont les délicates sculptures ornent le passage de l'intérieur du corps sonore vers l'espace accueillant ses vibrations graves et envoutantes.

Son apparente fragilité, son aspect singulier voire merveilleux, son effacement et sa résistance séculaires, nous font osciller entre tangible et intangible, exerçant un attrait considérable et un désir de prospections sonores.

Et puis il y a la rencontre avec Caroline Delume qui cherchait des paysages de montagnes où s'accroche la brume matinale. Je l'ai invitée chez moi. La simplicité de la rencontre était à la mesure de mon admiration face à un parcours dédié en grande partie à la création d'œuvres d'éminents compositeurs, seule ou dans des ensembles prestigieux dirigés par des chefs remarquables.

Sous ses doigts s'ouvraient tant de champs d'explorations, avec cette passion inépuisable pour la recherche qui repousse sans cesse les frontières des possibles.

Le choix d'un environnement électroacoustique pour le Théorbe est une manière de faire cohabiter une lutherie ancienne avec une lutherie actuelle, créer une dialectique (dépassement des contradictions apparentes) pour prolonger l'instrument à nouveau ainsi que son histoire. Transformer les sons réels, les abstraire du reconnaissable, leur donner une nouvelle dimension évocatrice et pourtant mystérieuse, révéler l'infinitésimal, l'inaudible à l'oreille nue, inventer des gestes musicaux nouveaux, faire cohabiter ces sons premiers avec ses métamorphoses, tels sont les desseins de cette nouvelle composition

I-

La note fondamentale du théorbe est soumise à des distensions, des irisations, des filtrages et des amplifications considérables des multiples hauteurs discrètes qui la constituent. Des carillons de partiels sont extraits de cette note polaire, ainsi que de douces polyphonies vocales puis flûtées pouvant évoquer des chants d'Afrique subsaharienne revisités, réinventés. Ce contrepoint électronique suit une attraction vers l'évocation d'un patrimoine musical lointain et enveloppe le jeu du théorbe.

La main gauche fait glisser un bottleneck sur les cordes entre des balises parfois invisibles pendant que la main droite égrène une multitude de hauteurs dé-tempérées. Elles suivent d'abord le flux continu de la main gauche puis les doigts sautillant d'une corde à l'autre conçoivent des lignes plus sinueuses, plus escarpées. Œuvrant à la disparition des repères anciens et troublant les perspectives, elles semblent soumises à l'ivresse d'une liberté contrôlée.

II-

J'ai dans mes souvenirs des sons de percussions jamaïcaines et de guitares électriques émanant d'un répertoire de musique pop, qui m'ont sans doute amenée à basculer ici vers une évocation de musiques amplifiées plus ou moins actuelles. Sur un son transposé et étiré de rasgueado évoquant des distorsions et saturations d'instruments modernes, le théorbe déploie des accords en glissandi, tel une harpe. Alors cohabitent deux univers sonores apparemment discordants tant sur le plan historique que sur le plan du caractère. L'un est l'expression d'une énergie abrupte et indomptée, l'autre celle d'une subtilité, d'une délicatesse qui confine la fragilité. Comme si l'expression du désir dans son état le plus primitif et le plus entier était nécessaire à l'élaboration de la pensée ou à sa respiration, sa ré(re)création.

Remarque : prise dans le mouvement envoutant de l'invention, je ne retiens pas toujours le cheminement exact de la constitution et de la transformation d'un son. Une part du processus tombe dans l'oubli, rendant aux textures musicales leur part de secrets. Cela peut aussi être une manière d'effacer les traces pour emprunter toujours de nouvelles voies.

III-

Dans ce troisième moment, bol tibétain, cymbale, archet, timbale et lutherie électronique sont convoqués pour développer des couleurs spectrales s'accrochant aux arpèges d'un téorbe évoquant différentes périodes de l'histoire de la musique occidentale. Certaines sonorités font référence à l'univers du jazz, les polymodalités, le style atonal libre, les musiques modales et sérielles, le charme de certains intervalles discordants révèlent la mémoire d'œuvres fondatrices : Celles des compositeurs de la seconde école de Vienne, puis celles de Ravel, Messiaen, Ligeti, Eötvös par exemple. Les énigmes suscitées par des accords incomplets offrent un écrin à la vibration d'harmoniques.

IV-

Les sons harmoniques du théorbe deviennent appel de percussions imaginaires. Puis trois plans se superposent à l'instrument.

Le plus aigu déploie des lamentos au rythme irrégulier. Ils sont auréolés de hauteurs étouffées sous des doigts légers, transformées ainsi en douces percussions. Les cordes à vide du grand jeu dessinent une courbe fondamentale imprévisible.

Cette texture à la fois plaintive et dansante offre aux sons électroniques, réminiscences revisitées, des points d'ancrage pour s'élancer et s'amarrer.

Dans un flot de rasgueados, un théorbe électrique aux résonances irisées est inventé pour prendre possession de l'espace et ouvrir un dernier moment.

V-

Cette coda met en jeu une dissolution des repères. Les différents modes de jeu, celui d'un archet sur le grand jeu, près du sillet ou derrière le sillet, près du chevalet, celui qui fait ressortir des partiels ou des sons multiples, celui d'une main qui glisse sur les cordes ou d'un archet les frottant pour obtenir un son de souffle ainsi que les différents traitements du son grâce aux GRM Tools, suscitent des images sonores énigmatiques et polysémiques. Entre chant industriel, trompes marines irréelles, oiseaux fantastiques et autres productions imaginaires singulières, peut-être est-il possible de percevoir sur certains paysages la brume iridescente dont Caroline Delume rêvait au tout début de cette rencontre.